L'ABEILLE.

PARAISSANT ET PARTANT TOUS LES JOURS, PAR
JEROME DAYON,
IMPRIMEUR DE L'ETAT DE LA LOUISIANE.

"Il faut que l'UNION soit conservée."

MERCREDI MATIN, 13 FEVRIER 1834.

POUR GOUVERNEUR:

J. B. DAWSON.

POUR MAIRE:

JOHN H. HOLLAND.

Pour le Congrès — 1er. district, CH. GAYARRE,
" 2d " " JAMES BRADFORD,
" 3d " " ALEXANDER PENN.
" 3e " " A. MOUTON.

INTERIEUR.

NOUVELLE-ORLEANS, 12 février.

Pour les actions de la Législature, voyez la 4ème page.

La chambre des représentants vient d'adopter le bill qui lui a été présenté par M. H. Marigny, tendant à engager la foi de l'Etat dans la charte de la Banque des Citoyens. Nous ne pouvons que féliciter les auteurs qui ont contribué à faire adopter ce bill, et nous devons de la reconnaissance à la chambre qui en a si bien senti l'utilité. Nous espérons que le Sénat qui ne fait jamais défaut quand il s'agit du bien public, apprécierà tous les avantages de ce bill, et nous dotera d'une institution qui sera pour les citoyens les résultats les plus avantageux. Si un établissement de ce genre existait aujourd'hui, nous ne serions pas exposés à des commotions dont nous ne pouvons prévoir le terme.

Les partisans de M. White font grand bruit, et nous étourdissent de ses prétentions à la reconnaissance du peuple. Pour nous qui ne connaissons pas le mérite de M. White, nous avons pris ses partisans de citer des faits qui prouvent que les éloges qu'on lui prodigue sont bien mérités. A cela on ne répond rien, mais on se contente de crier qu'il a du mérite. Comment dit-il donc qu'on ne nous dise pas en quoi M. White s'est fait remarquer par ses talents et par les capacités ? car ordinairement, en pareille circonstance, on n'a pas de modestie. Nous répondrons donc que nous ne croyons pas à un mérite qui est tellement enveloppé qu'on ne peut l'apercevoir. Tirez donc le masque, et nous verrons si nous reconnaîtrons le personnage dont vous dites tant de bien. Nous d'avons pas une foi bien vive, nous sommes comme St.-Thomas, pour croire il faut que nous mettions le doigt dans la plaie.

Or, pour mettre le doigt dans la plaie, il faut que l'on commence par nous la faire voir. Nous sommes très-disposés à rendre hommage au mérite partout où il se trouve, les hommes à talents sont notre idole, nous les cherchons avec avidité. Qu'ils se présentent, nous les accepterons, pourvu toute fois qu'ils se fassent connaître à des signes non équivoques. Mais le talent seul ne nous suffit pas, il faut qu'il soit accompagné de quelque autre chose. Car, malheureusement, l'homme à talents, n'est pas toujours un citoyen vertueux qui place le bien général avant ses intérêts particuliers; une république ne peut être durable qu'à condition qu'elle ait à sa tête des citoyens entièrement dévoués à la chose publique. M. White nous présente-t-il toutes ces garanties ? il nous est permis d'en douter, jusqu'à ce qu'il ait autre chose à nous offrir, pour nous convaincre, que des éloges qui, quand ils sont outrés ne servent qu'à prouver le contraire de ce qu'on voudrait faire croire. *Qui nimis probat, nihil probat.* Le général Dawson que nous soutenons, a des antécédents qui valent mieux que tous les éloges que nous pourrions faire de ses qualités ! ce est ce que personne ne peut contester, à moins de vouloir nier l'évidence. Nous avons cité des faits qui parlent haut et en faveur. Dans toute sa vie il a prouvé qu'il est l'homme des masses ; nous ne voyons dans M. White que le protégé d'une aristocratie qui cherche à nous envelopper dans son vaste réseau.

DIALOGUE ENTRE L'ARGUS ET LE LOUISIANA.

—Eh bien, frère *Argus*, j'ai vu avec plaisir que vous avez fait disparaître de vos colonnes, les poème de DAWSON et de HOLLAND.

—Que voulez-vous, cher *Louisiana*, de ce côté là, je n'ai pas plus de scrupule que vous, qui, *en six mois, avez changé trois fois d'opinion.* Pourquoi ne me serait-il pas permis d'en agir de même ? D'ailleurs, que nous importe à nous que l'Etat ait pour gouverneur, White, Dawson ou Prieur? Votre intérêt comme le mien, n'est-il pas de gagner de l'argent?

—Bravo, frère *Argus*, je vous reconnais-là. Le plus sûr, voyez-vous, est ce s'en tenir à ce vieux proverbe : *pas d'argent pas de Suisse.*

—Voyez-vous, frère *Louisiana*, ni vous ni moi, n'avons assez d'*abonnés*, ni assez d'*ariés* pour payer nos dépenses, il faut donc avoir recours à un moyen quelconque pour sortir du mauvais pas où nous nous trouvons. Or, vendre sa conscience, est-ce donc un si grand mal ? Qu'en pensez-vous, frère *Louisiana* ?

—Vous n'avez peut-être pas tort, cher *Argus*, la banque des Etats-Unis, cause une grande gêne, et l'argent est rare ; le parti de White ne m'a donné que très-peu de chose ; il m'a fait, il est vrai, beaucoup de promesses, et je crois qu'il les tiendra.

—Au diable les promesses, frère *Louisiana*, je sais là-dessus à quoi m'en tenir.

—Consolez-vous, mon pauvre *Argus*, vous êtes encore novice dans le métier, et puisque, comme moi, peu vous importe qui sera gouverneur, prenez patience, et suivez mon exemple.

—Tout cela est fort bon, frère *Louisiana*, mais croyez-vous que vous n'ayez pas contribué pour beaucoup à ma perte ?

—Comment donc, cher *Argus* ? où voulez-vous en venir ? expliquez-vous ?..... Parlons franchement, et faites-moi connaître vos griefs ?

—Puisque vous m'engagez à vous parler avec franchise, je ne veux rien vous cacher. Vous saurez d'abord, frère *Louisiana*, que vous m'avez enfoncé en me vendant votre *Argus* six mille piastres ; et à la manière dont vont les choses je vois que vous m'avez demandé au *moins cinq mille cinq cents piastres de plus qu'il ne valait*; vous saurez que depuis le mois de novembre, que vous m'avez vendu, je n'ai pas pu à beaucoup près, faire mes frais, et si je n'avais eu *quelques amis qui m'ont avancé douze cents piastres*, j'aurais plus d'une fois dû mettre la vente vide devant mon huissier ; mais à présent que la générosité de ces amis est épuisée, je me trouve fort embarrassé ; je ne sais comment faire pour payer mes employés, et vous sentez que quand on a une conscience pure comme la mienne, c'est une chose bien pénible. Mais, frère *Louisiana*, donnez-moi donc quelques conseils, vous qui êtes plus rusé que moi dans le *métier*, dites-moi ce qu'il faut que je fasse ?

—Votre position, cher *Argus*, est vraiment désolante, je le sens, et puisque vous me demandez des conseils, je vais vous parler sans détour. Moi aussi, lorsque j'avais l'*Argus* je me suis trouvé plus d'une fois, comme l'on dit, dans le cas de vous, et mais le parti de Clay, qui de temps à autre, venait à mon secours, j'aurais aussi, comme vous, dansé et valsé plus d'une fois le ventre vide devant mon huissier ; mais j'ai fait de bonheur ; après la défaite des *Clayistes*, d'autres élections eut eu lieu, et m'ont soutenu. J'avais bien l'intention de soutenir Dawson comme gouverneur, (car, entre nous soit dit, je suis sûr qu'il aura deux voix contre une, sur White). Mais ce diable de parti est si certain de l'élection de Dawson, qu'il n'a pas voulu me donner un sou; voyant donc qu'il n'y avait rien à regner avec lui, je me suis déterminé à arborer un autre pavillon. Après avoir, pendant deux ans cité pis que pendre de Prieur, la nécessité du moment m'a forcé à en faire l'éloge le plus pompeux ; mais ayant été trompé dans mes espérances, je l'abandonnai pour la seconde fois, car, comme je vous l'ai dit plus haut, *pas d'argent, pas de suisse.* Enfin, fatigué de toutes ces contrariétés, ayant trouvé en vous un homme fort accommodant, je vous ai vendu l'*Argus six mille piastres*, avec lesquelles j'ai payé mes dettes, et fait honneur à mes anciens engagements. Alors, j'étais bien résolu à abandonner pour toujours le métier de journaliste, mais le parti de White m'a fait des propositions si avantageuses, que j'aurais été un sot de ne pas les accepter. Ce parti a acheté le *Louisiana Advertiser*, vous savez, ce *Louisiana Advertiser*, qui comme l'*Argus* a passé de Dawson à Prieur, de Prieur à White, il est à moi.

—C'est une plaisanterie, frère *Louisiana*, de dire que le *Louisiana Advertiser* vous appartient; il n'est pas plus à vous qu'à moi.

—D'où diable savez-vous cela ! cher *Argus* ?

—D'une bonne source, frère *Louisiana*.

—C'est faux, cher *Argus*, et vous feriez bien vu dire que je ne sis bien vous instruire ?

—Rentrez-vous, frère *Louisiana* ; comme il me faisait de vendre à quelque prix que ce fût, je que sans vouloir [illegible] dans l'incertitude, je me suis adressé au parti [illegible], qui m'a rien pas [illegible] [illegible] pour [illegible] ; mais [illegible] [illegible] [illegible]